

L'ANARCHISME ET LES PARTIS DITS OUVRIERS...

On a dit que l'anarchisme était né du jour où des déshérités avaient pris conscience de leur sort, de ceux qui n'avaient rien à gagner et aussi rien à perdre et qu'aujourd'hui on qualifie assez dédaigneusement de lumpen-prolétariat.

Les hébertistes auraient été les premiers éléments politiques dont l'idéologie ou tout au moins l'action aurait eu un caractère anarchiste assez prononcé. Mais ce ne fut qu'au sein de la *Première Internationale*, l'A.I.T., que l'anarchisme prit corps comme mouvement social, avec un programme précis de luttes et des buts reflétant les aspirations profondes des couches sociales les plus durement exploitées.

Ce fut à la suite du conflit Marx-Bakounine, où certains ne voulaient voir seulement qu'une rivalité de personne, que l'anarchisme prit peu à peu sa figure moderne et sa position sur le terrain social. L'apparition du mouvement anarchiste n'alla pas sans soulever des remous parmi les utopistes constructeurs de panacées sociales qui, par le moyen de leur baguette magique, régénéraient la société capitaliste et aussi, parmi les politiciens de la sociale, endormeurs avisés et retors de la classe ouvrière.

Le tollé fut général contre ces nouveaux empêcheurs de danser en rond. On sut mettre habilement à profit les difficultés diverses rencontrées par les anarchistes à leurs débuts, pour réduire leurs possibilités d'influence sur les travailleurs. Et en cela, il faut le reconnaître, nos adversaires furent aidés puissamment par la déviation individualiste, dont l'incohérence, les outrances et la fantaisie permirent de dresser une masse de préjugés ineptes dont le résultat fut d'isoler les libertaires et de ruiner par avance leurs efforts pendant de longues années.

La lutte s'engagea énergiquement et si elle subit des alternatives et fortunes diverses, aujourd'hui, les anarchistes, en établissant le bilan, peuvent constater que les efforts de la multitude de leurs adversaires n'ont pu les rejeter hors du mouvement ouvrier. D'ailleurs, si nos adversaires ont réussi à maintenir leur emprise sur la classe ouvrière, ils le doivent moins à leurs propres mérites ou à leurs doctrines, qu'à leurs diverses attaches avec le régime capitaliste dont ils savent tirer sans gène de gros revenus financiers et autres combines, dont le poids se révèle déterminant, dans le domaine de la propagande.

Nous sommes là en présence d'une complicité manifeste entre le capitalisme et les partis politiques «ouvriers», à la lumière de laquelle on comprend mieux le sens de certains langages et la nature de vraies acrobaties politiques.

Ce n'est pas non plus sans raison que les programmes, les tactiques et même les idéologies, sent définis d'une façon suffisamment confuse et obscure pour permettre et légitimer les pires reniements. Les faits, également, que les chefs marquants de ces partis sont nantis de revenus ou de grasses sinécures, ne sont pas dépourvus d'une éloquente signification.

En effet, que font les partis ouvriers pour secouer cette torpeur, conséquence de leurs agissements, vers la disparition de l'esprit de révolte. Devant la misère généralisée, s'efforcent-ils d'appuyer, d'aggraver les difficultés du capitalisme, afin de provoquer la crise finale?

Que non pas! Ils demandent bien au contraire d'être disciplinés dans le malheur national! Il faut produire,

toujours plus et par tous les moyens, pour la renaissance du pays. Comprendons du capitalisme. Ils proclament la nécessité vitale de supporter les misères présentes qu'ils affirment audacieusement passagères. Ils reprennent en chœur le refrain des soutiens patentés du régime: «*On en sortira!*».

Quant à la révolution, personne ne semble s'en souvenir, elle est remisée au grenier, parmi des clichés et autres slogans servant habituellement à faire marcher le brave populo, comme ils disent. Et si malgré tout, le capitalisme arrive à l'en sortir provisoirement et que la situation se normalise quelque peu, on pourra toujours la ressortir en appâts pour servir de prétextes aux marchandages de portefeuille et aux spéculations de ces messieurs.

Qui osera nier que l'attitude actuelle des partis dits ouvriers n'est pas une preuve éclatante de leur esprit conformiste, voire même contre-révolutionnaire?

N'est-ce pas là une confirmation brillante du langage anarchiste tenu depuis toujours?

En un temps où les événements n'ayant pas encore démasqués les partis ouvriers, ceux-ci s'efforçaient encore d'entretenir des illusions auprès de leurs adeptes et de la classe ouvrière, d'après débats les mirent aux prises avec les anarchistes. On sait que le désaccord était d'ordre tactique et de finalité révolutionnaire.

Les partis préconisaient la lutte politique, afin d'agglomérer peu à peu auprès de la classe ouvrière la foule bigarrée des classes moyennes - troupes électoralles du capitalisme - pour mettre finalement la main sur l'État qui, d'instrument d'oppression et d'asservissement, deviendrait ainsi un excellent outil d'émancipation sociale.

Diverses expériences dans différents pays ont infirmé cette thèse. La conquête d'une partie des classes moyennes a nécessité l'abandon de toute prétention ou velléité révolutionnaire et ce sont les prolétaires qui ont été agglutinés à ces classes moyennes, sur leur propre terrain idéologique de caractère nettement conservateur.

C'est bien là une constatation que nous pouvons faire une nouvelle fois, à l'occasion de la brillante action des partis socialistes et communistes au gouvernement.

Quant au problème de l'État auquel se trouve liée la finalité révolutionnaire, l'expérience russe nous montre clairement ce qu'il est permis d'en attendre. Si l'État prolétarien a brisé les anciennes castes de privilégiés, dans le même temps, il octroyait des priviléges à ses différents serviteurs, bientôt devenus, eux-aussi, castes de privilégiés, avec les mêmes désirs affichés de conserver leurs prérogatives au besoin par la force.

Il serait vain d'insister sur cette question d'une actualité si brûlante.

Contentons-nous, pour l'instant, de faire la remarque que les événements imposent à nos esprits. La faillite des partis politiques ouvriers se manifeste brillamment dans tous les domaines où ils s'opposèrent aux tactiques, moyens et buts préconisés par les anarchistes.

Plus que jamais l'anarchisme seul apparaît comme la doctrine d'émancipation totale.

C'est lui qui reste pur de toutes compromissions, car il ne compte que sur l'action directe des exploités eux-mêmes pour trouver une solution aux maux dont ils sont victimes et non sur leur confiance - toujours trompée et servile - en des maîtres qui se servent d'eux et maintiennent leur condition pour justifier leur place.
